Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 21

Artikel: Les écoles déguenillées
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178062

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mon cœur, laissons les fous poursuivre tout le jour
Ce métal jaune et vil qui fait la renommée;
Tu seras bien plus riche avec un peu d'amour,
Et moi bien plus heureux seul avec ma fumée.

Ami, n'est-il pas vrai que ces vers ont raison,
Qu'une grandeur au monde est toujours importune,
Et que le bleu nuage exhalé d'un Grandson
Peut dorer plus de jours que l'or d'une fortune.

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on a bâillé,
Oh! qu'un demi-Grandson est une bonne chose!

L. Favrat.

Une fontaine merveilleuse.

On court souvent bien loin pour voir les curiosités de la nature, tandis qu'on a à sa porte des phénomènes remarquables. En voici un exemple:

Il existe à Lausanne une fontaine qui a la faculté d'exhausser le sol devant son bassin, en hiver, et de le creuser en été. Voici comment: La fontaine est intermittente, c'est la seule dans la ville; le quartier de la Barre possède cette merveille.

Les habitués de la fontaine se gardent bien de se présenter en face du goulot; il faut l'aborder prudemment de côté, sans cela vous recevriez une bordée soit douche en pleine figure. Les jets intermittents ont lieu de 5 en 5 minutes environ; à ces moments-là, l'eau est lancée jusqu'au milieu du chemin, ce qui en hiver fait une montagne dangereuse de glace, tandis qu'en été l'eau ronge le pavé qui a déjà diminué de 3 $^3/_4$ lignes d'épaisseur en 5 ans, chose constatée par un géologue comme exemple de l'érosion des roches par l'eau, ensorte qu'on peut calculer l'époque de l'extinction du pavé.

Un jour, un pauvre enfant se présente devant la fontaine pour remplir sa cruche; mal lui en prit, car il reçut une douche glacée sur la tête. — Il se sauva, vous le pensez bien, comme si le diable eût été à ses trousses. Une autre fois, deux étudiants, après une séance au Guillaume Tell, où ils n'avaient pas fait excès d'eau, sortirent ensemble; l'un s'achemina en avant du côté de la fontaine, qui à ce moment lança son jet accoutumé, mais l'autre étudiant, resté un peu en arrière, crut, à ce bruit, que son ami se trouvait indisposé;... il vole au secours du prétendu malade qui avait passé heureusement devant la fontaine, tandis que le second reçut une bordée à son passage. On pourrait écrire un petit volume sur les farces de cette fontaine. Si la race hippique savait parler, elle pourrait raconter les affronts faits à plusieurs des siens.

J'ai envie, un jour, d'engager un bout de causette avec un de nos municipaux, devant cette fontaine, en lui faisant faire face au goulot, et je suis persuadé que la correction de la fontaine aura lieu après quelques jours, car il n'y a rien de tel que l'expérience. Ce moyen vaudra infiniment mieux qu'une pétition.

On parle de couvrir la fontaine merveilleuse, pour la voiler aux regards des passants; on établira une petite échoppe qui sera affermée pour augmenter les revenus communaux; on laissera aux gens de la Barre, par faveur, prendre de l'eau gratuitement, mais les curieux qui voudront voir le phénomène paieront 5 centimes au gardien.

Les écoles déguenillées.

On appelle, en Angleterre, « écoles déguenillées » des écoles de pauvres, que la charité chrétienne a instituées depuis quelques années. — En Angleterre, l'instruction primaire n'est pas obligatoire. Jaloux de sa liberté, le peuple n'a pas encore voulu permettre au gouvernement de s'emparer de la direction des écoles, dans la crainte qu'il n'y introduise un esprit qui déplairait à une partie de la nation. Sous ce régime de liberté, bon nombre d'enfants ne fréquentent aucune école, malgré les efforts de diverses Eglises. Avant l'établissement des écoles déguenillées, on trouvait, dans les grandes villes, un grand nombre d'enfants, dont l'unique occupation consistait à parcourir les rues pour mendier ou pour voler. Voici ce qui se passait à Edimbourg, ville de 180,000 habitants avant la fondation de ces écoles, en 1857, et ce qui a déjà été obtenu par cette bienfaisante institution.

Comme d'autres grandes villes, la capitale de l'Ecosse, jusqu'à la fondation des écoles déguenillées, renfermait des centaines de petits vagabonds qui fournissaient aux prisons un contingent considérable de jeunes criminels. Ces enfants, envoyés chaque matin par leurs parents ou leurs maîtres pour mendier ou pour voler, étaient très importuns au public, et constituaient un danger permanent pour la société. Plusieurs prenaient des leçons formelles de vol chez des maîtres qui les exploitaient. Ici, c'était une femme qui apprenait à escamoter des bourses. Au fond de l'une de ses poches, elle avait une petite clochette, un porte-monnaie et d'autres objets, et ses élèves devaient lui enlever son porte-monnaie, recouvert encore de deux mouchoirs, sans qu'elle le sentît et sans que la sonnette se fît entendre. Ailleurs, un professeur de filouterie enseignait toutes sortes de tours et de feintes. Il a avoué au juge avoir formé plus de 600 voleurs!

Depuis 1857, tout a bien changé de face à Edimbourg. Les petits vagabonds qui parcouraient les rues en mendiant et en volant, se rendent maintenant chaque matin par centaines dans un immense bâtiment, élevé par l'amour chrétien, et dans lequel on les habille, les nourrit, les instruit et leur apprend divers métiers. En arrivant, chaque enfant se

rend dans un petit compartiment fermé, ôte ses haillons, les serre dans un sac qu'il suspend à un clou, reçoit du plafond une abondante douche d'eau tiède pour le laver, puis il met des habits propres et se rend dans la salle d'étude ou dans son atelier. Le soir, avant son départ, il va se déshabiller et remettre ses haillons. Soumis à une excellente éducation, ils ne tardent pas à prendre en dégoût la fange d'où ils sortent. La plupart deviennent ou deviendront des hommes laborieux, des artisans honnêtes, des matelots, des militaires, des colons. Des milliers d'enfants ont déjà été retirés de la misère et du vice dans la seule ville d'Edimbourg, et cette œuvre, qui a pris des proportions gigantesques en Angleterre, aura pour ce pays des conséquences morales incalculables. En 1858, l'année qui suivit l'ouverture des écoles déguenillées, le nombre des jeunes criminels de 14 à 16 ans, renfermés dans les prisons d'Edimbourg, était encore de 552. L'année suivante, ce nombre avait diminué d'un cinquième environ, et en 1862 ou 1863, il n'était plus que de 120. Voilà, certes, de beaux résultats obtenus dans le champ de l'éducation.

(L'Educateur.)

LE SECRET D'HORTENSE

(2)

— Non, je te le jure. Je désirais savoir si Ernest m'aimait autant qu'autrefois, et s'il reviendrait assez tôt pour me conduire au bal.

— Puisqu'Ernest est ton fiancé, je ne vois aucun mal à ce que tu aies cherché à lire dans son âme — si toutefois on y peut lire sur des cartons bariolés — pourquoi donc craignais-tu d'être vue?

— Je ne sais, chère Hortense; le respect du monde, les préjugés qui flétrissent ces sortes de consultations, une fausse honte en un mot, me faisait monter le rouge au visage.

— Dans tout ce que la conscience ne condamne pas, je ne saurais comprendre que les jugements du monde, puissent exercer une influence sur des personnes sensées. Ou une action est mauvaise, et l'on doit se garder de la commettre, pour Dieu d'abord, pour soi-même ensuite, ou elle n'est qu'indifférente et la société qui juge et qui blâme, — en se réservant d'abriter sous un masque austère une foule de turpitudes révoltantes, — doit compter pour peu au moment de prendre une décision.

— Ton observation est parfaitement juste, Hortense; je comprends et j'avoue que mon désir de rester dans l'ombre était tout simplement une petite hypocrisie mondaine.

— C'est cela.

— Permets que je reprenne mon récit. Quand vint notre tour de passer dans le sanctuaire de la divination, j'étais toute tremblante, mais je fus bientôt rassurée en ne voyant aucune figure cabalistique dans la chambre; pas de tête de mort ni d'os suspendus en croix. Deux petites fenêtres éclairaient mal cette pièce dont les boiseries et le plafond, noircis par le temps, attestaient l'avarice et l'incurie du propriétaire de la maison; mais le mobilier, — composé d'un lit modestement enveloppé dans des rideaux d'indienne perse, de quelques chaises et d'une table de jeu, — quoique fort simple, était propre et soigneusement entretenu.

La pythonnisse, plutôt bien que mal, paraissait avoir de vingt-huit à trente ans, et rien dans sa personne ne rappelait ces effrayantes sorcières des contes d'Hoffmann.

Avec des cartes ordinaires elle chercha le motif qui m'avait conduite chez elle, et ne tarda pas à me l'exposer avec une exactitude qui me pénétra d'admiration pour son talent. Puis, après m'avoir fait sortir un certain nombre de cartes dans un jeu de tarots, elle les étala d'une façon particulière et m'annonça que les affaires d'un jeune homme châtain qui m'aimait tendrement, étaient terminées à son plus grand avantage, et que, fidèle à sa parole, il viendrait me chercher ce soir pour me conduire au bal.

— Je crains bien que ta devineresse se soit beaucoup aventurée en te promettant ce plaisir.

— Il n'est que huit heures un quart, ma sœur; je ne perdrai ma dernière espérance qu'à dix heures.

— Soit, je le veux bien.

— J'étais très satisfaite, madame Lorenzini voyait à des signes d'une autorité souveraine qu'Ernest avait pour moi une affection profonde; il allait revenir, que pouvais-je exiger de plus?

Je remettais mes gants et me disposais à céder ma place, lorsqu'Adèle me fit rasseoir pour écouter la fin de mon jeu, qui, jusques là fort beau, me prédisait ensuite un grand orage ou un bouleversement qui faillirait briser ma destinée.

— Ah! voilà justement le mauvais côté de ces sortes de consultations; madame Lorenzini t'a donc prédit des malheurs?

— Elle m'a dit que près de moi, un jeune femme bonne comme les anges, concentrait dans son âme une douleur que je ne connaissais pas.

— Et tu crois?..... demanda Hortense d'une voix presqu'inintelligible.

— Je suis sûre que c'est toi, Hortense; aussi je te dis à mon tour, ma sœur chérie; tu as des secrets pour moi, c'est mal! c'est très mal!

Hortense était pâle comme la mort.

— Enfant, dit-elle en faisant un effort pour parler, tu ajoutes foi aux révélations de cette Italienne; comment veux-tu qu'elle voie dans les cartes les sentiments les plus secrets du cœur?

— Elle a bien vu les miens.

— Chère Mathilde, une belle jeune fille de ton âge va rarement chez une diseuse de bonne aventure sans y être poussée par ce levier tout puissant qu'on nomme l'amour. Aussi ces femmes sont-elles habituées à leur prédire ce qui flatte leurs projets et couronne leurs vœux et leurs espérances.

Pour bien remplir ce genre d'industrie, il est absolument nécessaire d'être physionomiste, et les devineresses font des études journalières dans cette science.

J'ai souvent entendu dire à notre bonne mère que les personnes qui professent la cartomancie ont pour habitude de consulter plus rarement l'assemblage plus ou moins bizarre des différentes figures qu'elles réunissent sous leurs doigts, que les yeux de leurs clientes, dans lesquelles elles devinent le principal mobile qui les fait agir.

Aux femmes qui ne sont plus jeunes, elles parlent fortune, billets à la loterie, riches successions, brillant avenir pour leurs enfants.

A celles qu'elles supposent lancées dans la carrière des arts ou des lettres, elles promettent de glorieuses couronnes, des succès rares, de longs voyages pendant lesquels elles seront encensées selon leur mérite.

(La suite au prochain numéro.)

Pour la rédaction: L. Monnet.

LAUSANNE — SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TYPOGRAPHIE